

## BYZANCE ET L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN ROUMANIE

C'est un fait dûment constaté, une vérité qui n'a plus besoin de démonstration que l'architecture d'un pays ne prend pas naissance spontanément et indépendamment de l'architecture des pays voisins. L'architecture a été et sera toujours la résultante d'un long processus de formation auquel des éléments extrêmement variés, venus à la fois de l'intérieur et de l'extérieur du pays auront contribué.

Comme presque tous les peuples de l'Europe — et surtout comme presque tous les peuples balkaniques riverains de la Mer Egée (centre d'élaboration et de premier développement de l'art byzantin) — les Roumains ont été attirés par l'architecture d'autres peuples et ont assimilé dans leurs réalisations artistiques des éléments étrangers, propres aux arts des peuples avec lesquels ils sont venus en contact.

La présence d'éléments étrangers dans l'art roumain n'est pas, d'ailleurs, le seul point, ni le plus important, qui ait attiré l'attention des spécialistes. Le premier fait — et le plus inexplicable en apparence — est son apparition tardive comparative-ment aux architectures des pays voisins. Si nous laissons de côté, pour le moment, la Transylvanie, dont la situation est spéciale, et au sujet de laquelle nous reviendrons plus loin, la Valachie et la Moldavie ne peuvent s'enorgueillir de monuments d'architecture roumaine antérieurs au XIV-e siècle.

Le second fait, qui à première vue ne paraît pas moins étrange, est que l'art roumain (celui de Transylvanie comme celui des Principautés) n'a rien de commun avec l'art grec ancien, ni avec l'art romain, quoique l'art de ces deux peuples, et leur architecture surtout, n'ait point été inconnu aux Roumains.

Les provinces roumaines sont partout extrêmement riches

en anciens monuments grecs et romains. La Dobroudja, et surtout le littoral de cette province, nous présente des vestiges très importants d'art grec ancien, qui nous font remonter jusqu'au VII-e siècle avant l'ère chrétienne. Les ruines des cités les plus importantes fondées par les Grecs dans cette région : Histria, Tomis, Callatis, Dionysopolis, ont été déblayées et peuvent maintenant être examinées avec profit. La région occidentale de la Dobroudja, vers le Danube, ainsi que la partie septentrionale de la Valachie et le vaste plateau de la Transylvanie, abondent aussi en débris d'architecture et d'art romains.

Le Moyen-âge ensuite nous a laissé des vestiges — mais aussi souvent rien que le souvenir — d'une multitude de cités byzantines bâties le long du Danube et en Dobroudja.

Le fait que l'architecture roumaine — que nous appellerons savante, parce qu'il ne sera pas ici question de l'architecture populaire en bois, en terre battue ou en pierre, qui est aussi vieille que le peuple lui-même — n'a pris naissance qu'au commencement du XIV-e siècle est explicable. Le peuple roumain, quoique constitué comme nation bien avant cette époque, n'a pu mener une vie indépendante qu'au cours du XIII-e siècle. Avant cette époque, par le fait que les Roumains vivaient dispersés dans les plaines ou dans les forêts des régions montagneuses, menant la rude vie d'un peuple de laboureurs et de bergers perpétuellement en butte aux incursions barbares, il est fort naturel de constater que leurs exigences les plus immédiates en matière d'édifices ou d'églises ont été satisfaites avec des moyens plutôt précaires.

D'autre part, il nous est assez facile d'expliquer pourquoi cette architecture roumaine, dont le développement commence peu après 1300, ne comprend, en son ensemble, aucun élément d'art ancien grec ou romain. Lorsque les Romains eurent quitté la Dacie et que les Goths s'y furent établis comme confédérés de l'Empire, les anciennes villes et cités ont été restaurées à chaque incursion et nouvelle conquête romano-byzantine sous Constantin le Grand, Justinien et Maurice. Mais, avec le début du VII-e siècle, ces constructions en pierre et en brique s'écroulent par la négligence des souverains temporaires et, à l'exception de quelques cités de la Dobroudja, qui, au XI-e siècle, possédaient encore des fortifications disparues elles aussi sous le tourbillon des envahisseurs, il ne restait plus, de la profusion de monuments grecs, romains et romano-byzantins, au XIV-e siècle, à l'époque de formation de l'architecture roumaine savante que des amas

de ruines, qui pouvaient tout au plus fournir aux nouveaux bâtisseurs des matériaux de construction. Il ne pouvait donc pas s'agir d'une directive en ce qui concerne la manière de construire ou d'un style architectural.

En dehors de ces constatations, un fait se détache aisément d'une étude même sommaire de l'entière production architectonique roumaine du XIV-e siècle jusque vers 1830, qui rattache la Roumanie aux contrées qui se sont trouvées incorporées ou en contact direct avec l'empire byzantin : son architecture, comme l'architecture byzantine, excelle dans le domaine des constructions religieuses. Plus que pour tout autre peuple du Proche-Orient, la religion a représenté pour les Roumains du Moyen-âge, la civilisation. A l'exception de quelques réalisations du génie populaire, dont l'inspiration, antérieure à la conversion au christianisme, rappelle l'ancien héritage thrace, toutes les manifestations artistiques roumaines, depuis les premières organisations politiques jusqu'à une époque relativement récente, ont été conditionnées par la religion. Ce simple fait, qui explique suffisamment la prépondérance des monuments sacrés sur les créations de l'art profane, nous explique de même le motif pour lequel, lorsqu'il s'agit de l'architecture roumaine, nous devons nous occuper presque exclusivement d'édifices ayant un caractère religieux.

Mais si, par son évidente inspiration religieuse, cette architecture se rapproche de Byzance, en échange, si nous analysons ses caractères particuliers, nous pourrions difficilement la considérer, dans son ensemble (ce qu'ont fait cependant les spécialistes jusqu'à présent) comme une branche de l'architecture byzantine.

Si, par „art byzantin” nous entendons l'art chrétien de toutes les régions du bassin de la Mer Egée et de l'Orient : l'Arménie, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte copte inclusivement, art à la composition duquel non seulement l'Orient, mais aussi l'Occident latin ont contribué, peut-être serait-il possible de faire entrer l'architecture roumaine dans ce groupement.

Mais, se demande à juste titre Gabriel Millet, dans une étude sur l'architecture serbe <sup>1</sup>, interpréter ainsi l'art byzantin cela ne signifie-t-il pas abuser d'un terme commode, en groupant, en confondant même des notions fort différentes?

<sup>1</sup> Gabriel Millet, *L'ancien art serbe*, Paris 1919, p. 42.

Il est vrai que nous sommes habitués depuis longtemps à cette affirmation, considérée comme un axiome, que l'art roumain serait une continuation, un rameau tardif, sinon barbare, de l'art byzantin. Mais cette affirmation n'est pas basée sur une vérité bien établie. Bien plus, elle est fort éloignée de la réalité, si nous songeons à embrasser dans cette généralisation arbitraire l'art roumain dans son ensemble. Byzance, précise dans cette même étude Gabriel Millet, „veut dire l'empire grec, ou plutôt la culture grecque, dont Constantinople alimentait le foyer. Les monuments byzantins se reconnaissent à un signe indiscutable, la langue des inscriptions. L'art byzantin ne dépasse pas les limites d'un tel domaine <sup>1</sup>”.

Or, en Valachie, comme en Moldavie et en Transylvanie, contrées situées à la périphérie et donc en dehors du monde byzantin, à côté du puissant courant byzantin qui s'est manifesté au commencement, l'Orient, d'une part, l'Occident, de l'autre, ont exercé sur l'art national une influence qui, en certains cas, a eu comme résultat la transformation de la tradition byzantine en une mesure telle, qu'elle l'a rendue méconnaissable.

\* \* \*

Nous pouvons distinguer trois groupes de monuments dans l'architecture roumaine, ou plutôt trois architectures, appartenant aux trois provinces : Transylvanie, Valachie et Moldavie.

Les plus anciens monuments roumains de Transylvanie — ceux que les Hongrois ont trouvés à leur arrivée dans les fertiles contrées de cette région — ont été des églises orthodoxes.

Historiquement, l'existence de ces très anciennes églises est démontrée, mais il est difficile de préciser leur forme et leur origine au point de vue architectonique. Il n'est cependant pas difficile de deviner à quel art elles s'apparentaient.

La vie ecclésiastique de cette région dépendait — comme celle de Valachie — de la hiérarchie religieuse byzantine du Sud du Danube. Au début, le clergé orthodoxe de Transylvanie dépendait de l'évêché de Justiniana Prima, créé par Justinien à Tauresium (Procopie d'aujourd'hui en Serbie, qui avait été le lieu d'origine de l'empereur). Plus tard, après la disparition de celui-ci, elle dépendit de plusieurs autres évêchés qui se sont

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 42.

succédé et maintenus dans cette région ou dans d'autres du nord de la Bulgarie.

Les documents écrits mentionnant des églises et monastères roumains, orthodoxes, de Transylvanie datent seulement du XIV-e siècle. Cependant des églises en maçonnerie ont existé même avant cette date. Celles qui nous sont restées : les églises de Densuși, de Streiul Sâu Georgiului, de Gura Sada, de Râul de Mori, rendent manifeste une origine byzantino-asiatique dans leur plan et leur structure. Le professeur I. D. Ștefănescu, cet investigateur infatigable de l'art roumain ancien a émis, dans une conférence publique, l'hypothèse que les églises de Densuși, de Streiul Sâu Georgiului et de Râul de Mori ne seraient que la reproduction, dans les mêmes formes originelles, de certaines églises très anciennes du plus pur type chrétien asiatique, dont les dates de construction remonteraient, pour celles de Densuș et de Streiul Sâu Georgiului, jusqu'au IV-e siècle, et pour la troisième, celle de Râul de Mori, jusqu'au VII-e siècle.

Il est évident qu'un exposé écrit et documenté, que nous attendons de Mr. I. D. Ștefănescu au sujet de cette passionnante question, provoquera l'intérêt du monde des connaisseurs et trouvera plus d'un écho.

Cependant, en admettant cette hypothèse telle qu'elle est, et en ayant en vue l'aspect des autres monuments en maçonnerie élevés grâce au travail et à la contribution des Roumains — monuments qui, nous tenons à le préciser, ont une importance historique plutôt qu'architectonique — ces édifices, dis-je, et ceux qui peuvent être aussi anciens que le croit Mr. I. D. Ștefănescu, ainsi que les autres, du XIV-e jusqu'au XVIII-e siècle ne doivent du point de vue architectonique rien, ou presque rien à Byzance<sup>1</sup>. Si les premières de ces églises ont existé, ainsi qu'on l'affirme (en tout cas leur forme actuelle permet de faire la même constatation), elles étaient bâties d'après des types asiatiques chrétiens, à une époque où le centre de gravité de l'orthodoxie était l'Asie Mineure. Ces modèles ont très bien pu être introduits en Transylvanie par des missionnaires orthodoxes grecs venus d'Asie, un Eustache de Cappadoce, un Audius de Mésopotamie, un Saint Sabba.

<sup>1</sup> Fait exception l'église du monastère de Prislop (fondation probable des maîtres maçons de Nicodème), qui est du type caractéristique de l'école serbe de Morava, reproduit aussi en Valachie à Vodița, Tismania, Cozia.

Les autres gardent seulement les formes vagues et la distribution commune aux édifices religieux orthodoxes de toutes les provinces ayant subi l'influence religieuse de Byzance, mais leur architecture et leur aspect extérieur, leurs hautes tours devant le *naos* doivent bien plus à l'art occidental roman, qu'à l'art oriental.

\* \* \*

En ce qui concerne les autres provinces roumaines, la Moldavie, et surtout la Valachie, sont plus près de l'Orient. Au XIV-e siècle, quand l'organisation politique de ces provinces a pu permettre la formation d'une architecture originale, l'art byzantin de l'époque dénommée par les historiens „la Renaissance des Paléologues” était brillamment représenté par des groupes importants de monuments à Trébizonde, à Constantinople, à Mistra, à Salonique, au Mont Athos et avait étendu sa domination dans les pays voisins comme la Bulgarie, la Serbie et la Russie. Les Principautés roumaines se trouvaient ainsi presque entourées de pays dans lesquels l'art byzantin occupait une place marquante. Seules les régions du Nord-Ouest se trouvaient en contact direct avec l'Occident chrétien.

Auquel de ses pays, et à quels maîtres bâtisseurs les voïvodes et les fondateurs d'églises roumains se sont-ils adressés au début?

Quoique liés à Byzance par la communauté de foi, ainsi que par l'organisation et la hiérarchie ecclésiastique, les Valaques ainsi que les Moldaves se sont, dès le commencement, adressés à l'Occident. Les premières églises princières — celle de Câmpulung élevée par Basarab I-er (dont il ne reste que les fondations) et celle de Rădăuți élevée par Bogdan — sont bâties d'après des modèles occidentaux romans, avec un mélange d'éléments gothiques. Cet art ne correspondait ni au goût du pays ni aux exigences du culte orthodoxe. Si les maîtres maçons qui se sont trouvés au début à la disposition des voïvodes du pays étaient des occidentaux, venant de la région d'où les voïvodes eux-mêmes étaient originaires, de Transylvanie, aussitôt que les princes ont gagné leur indépendance, et se sont soustraits à l'ascendant hongrois, ils ont tourné leurs regards vers Byzance.

Les monuments du XIV-e siècle en Valachie le démontrent éloquemment. Le premier édifice d'inspiration byzantine de cette

région est la petite église *Sân Nicoară* de Curtea de Argeș, bâtie dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Par son plan simple, formé d'une nef rectangulaire, séparée en un *pronaos* étroit et un *naos* allongé, par ses voûtes, actuellement écroulées, mais qui étaient des berceaux affermis d'arcs doubleaux (fig. 1), cette petite église est étroitement apparentée à beaucoup de chapelles d'origine byzantine, bâties au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Bulgarie et en Grèce <sup>1</sup>. Quoique fort discutés <sup>2</sup>, la provenance et le lieu d'origine du type auquel appartient l'église *Sân Nicoară* de Curtea de Argeș sont incontestablement balkaniques.

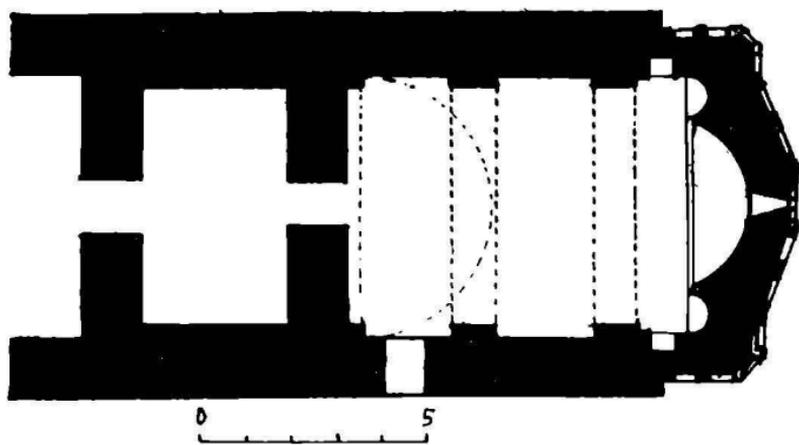


Fig. 1. Plan de l'église „Sân Nicoară” de Curtea de Argeș.

Ainsi, après lui avoir fourni les premiers éléments d'organisation ecclésiastique, l'église orthodoxe byzantine d'au-delà du Danube envoyait à la Valachie, dans les années d'élaboration de son architecture des constructeurs et des modèles pour les nou-

<sup>1</sup> Voyez les chapelles bulgares de Trapezitza près de Tirmavo. (D. Dimov, *Les fouilles de Trapezitza près de Tirmavo* (en bulgare), *Izvestija*, V 1915, pp. 112--176, les chapelles désignées par les numéros IV, VI, VII et XI); l'église Saint Démètre de Tirmavo (Andre Protitel, *L'Architecture bulgare*, Sofia 1924, p. 26 et fig. 21), l'église de Sainte Parascève de Mesembrie (G. Balș et N. Ghika-Budești, *Ruinele bizantine din Mesembrie* (Les ruines byzantines de Mesembrie) dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, V 1922, p. 21, fig. 321, l'église St. Jean de Mistra.

<sup>2</sup> Plusieurs opinions ont été émises sur l'origine de la petite église de Sân Nicoară. N. Iorga croyait que le modeste édifice de l'ancienne capitale est l'oeuvre de constructeurs venus de Transylvanie et que „la forme basilicale du plan est prise de Transylvanie, car en Orient les modèles étaient autres”, *Istoria bisericii române*, I vol. 2<sup>e</sup> éd., Bucarest 1929, p. 381. N. Ghika-Budești la

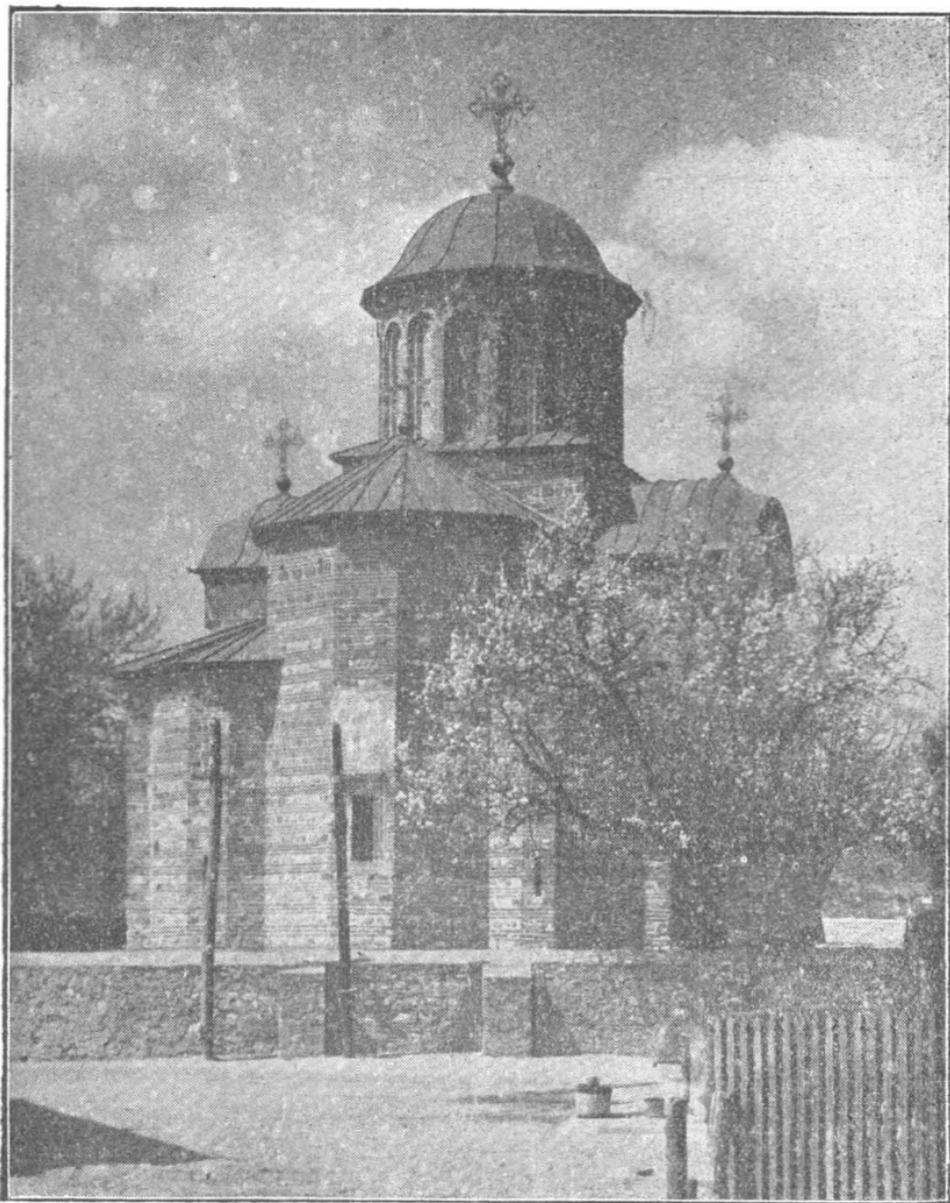


Fig. 2. L'église Princière de Saint Nicolas de Curtea de Argeș.

considérerait apparentée à la chapelle orthodoxe „Bogdan-Serai” de Constantinople, (*Evoluția arhitecturii în Muntenia — L'Evolution de l'architecture en Valachie*, I-e p., Bucarest 1927, p. II). O. Tafrali affirmait, en échange, que Sânt-Nicoară n'est qu'une chapelle faisant partie de la série de petites églises bulgares du type de celle de Trapezitza près de Tirnavo (cf. *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Paris 1931, p. 30). Il est vrai que la tour massive, élevée ultérieurement (peut-être à la place d'une autre plus ancienne ayant une autre forme), au-dessus du *pronaos* a donné à la petite église de Sânt Nicoară un aspect plutôt occidental. Mais si la forme droite du plan, avec une abside vers l'orient, se rencontre souvent en Transylvanie,

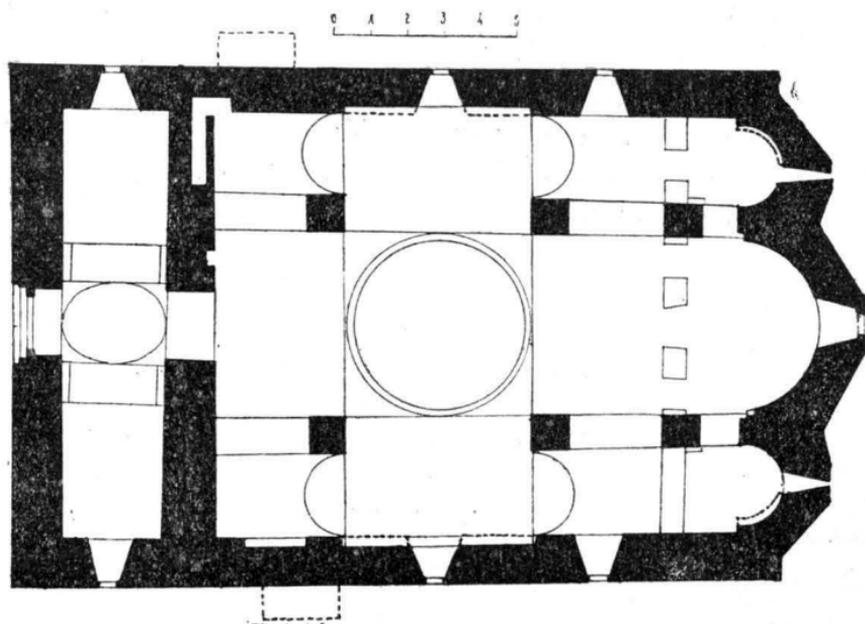


Fig. 3. Coupe et plan de l'église Princière de Curtea de Argeș.

velles églises en maçonnerie. Mais un voïvode comme Nicolas Alexandre Basarab, qui, pour organiser sa cour princière, n'hésitait pas à s'inspirer de la cour impériale byzantine, ainsi qu'avaient fait avant lui les czars de Vidin et de Tirnovo, ne s'est pas contenté de si peu. Il a fait venir à sa résidence de Curtea de Argeş un métropolitain grec qui portait le titre d'„exarque", c'est-à-dire de délégué permanent du Patriarche de Constantinople. En même temps, il faisait construire près de sa demeure, sur l'emplacement d'un modeste édifice religieux disparu, une grande église, de style byzantin (fig. 2), dédiée au saint dont il portait le nom.

Cette église, connue aujourd'hui sous le nom de „Sfântul Nicolae Domnesc" reproduit complètement le plan à croix grecque inscrite (fig. 3), caractéristique des édifices religieux créés à Constantinople aux XI et XII-e siècles<sup>1</sup>.

Après Constantinople et la Bulgarie, la Serbie devait fournir à la Valachie, en ce même XIV-e siècle certains modèles d'édifices religieux, de monastères et d'églises, dans lesquels persiste le souvenir de Byzance. L'adoption du type de plan en forme de trèfle, caractéristique de l'architecture serbe, ainsi que les débuts

---

en échange, l'architecture de l'édifice, ainsi que les procédés de construction, n'ont rien de commun avec l'art des constructeurs transylvains de l'époque.

L'origine constantinopolitaine ne peut être sérieusement soutenue. Sân Nicoară a un plan développé et un type assez différent de celui de la chapelle Bogdan-Serai, sans parler du fait que ce dernier a un rez-de-chaussée et un étage (c'est une crypte ayant une chapelle au dessus.)

Le rapprochement entre la petite église de Curtea de Argeş et les chapelles byzantines de Trapezitza me paraît bien plus justifié. En effet, si l'on fait abstraction de l'architecture extérieure, quelque peu différente, et de l'affirmation erronée de Tafrali, prétendant que Sân Nicoară et les chapelles de Trapezitza étaient couvertes de coupes, une analyse détaillée de la petite église de Sân-Nicoară et des chapelles désignées par D. Dimov par les numéros IV, VI, VII, IX nous mène à la constatation que le type de plan est apparenté et le système des voûtes le même à Argeş comme à Trapezitza.

<sup>1</sup> On ne peut admettre l'hypothèse émise par O. Tafrali, d'après laquelle St. Nicolas de Curtea de Argeş aurait la même origine que Sân Nicoară: le groupe de chapelles et d'églises de Tirnovo et Mesembria, qui représenterait „l'évolution du plan à croix grecque dont le point culminant est Saint Nicolas de Curtea de Argeş" (*ouvr. cit.*, p. 24). Admettre comme Tafrali que, du type de plan de la chapelle III de Trapezitza, on a passé à celui de l'église des Saints Archanges de Mesembria et de celui-ci à celui du Pantocrator de la même ville, ce serait supposer que le plan à croix grecque ait pris naissance, ou au moins ait été réinventé en Bulgarie entre le XIII-e et XIV-e s., ce qui est loin de la réalité. Sur cette question, voir aussi G. Balş, *Les Monuments byzantins de Roumanie, Byzantion*, V, pp. 601—603.

d'une vie monastique organisée en Valachie, sont dûs à l'intelligence et au zèle infatigable d'un moine serbe, Nicodème, qui, vers 1370, s'établit dans le voisinage de la cité de Severin. C'est ici qu'il fonda, grâce à l'appui financier du voïvode roumain et avec des maîtres maçons venus de son pays, le monastère de Voditza, qui devint rapidement un centre important d'activité



Fig. 4. L'église du Monastère de Cozia en Oltenie.

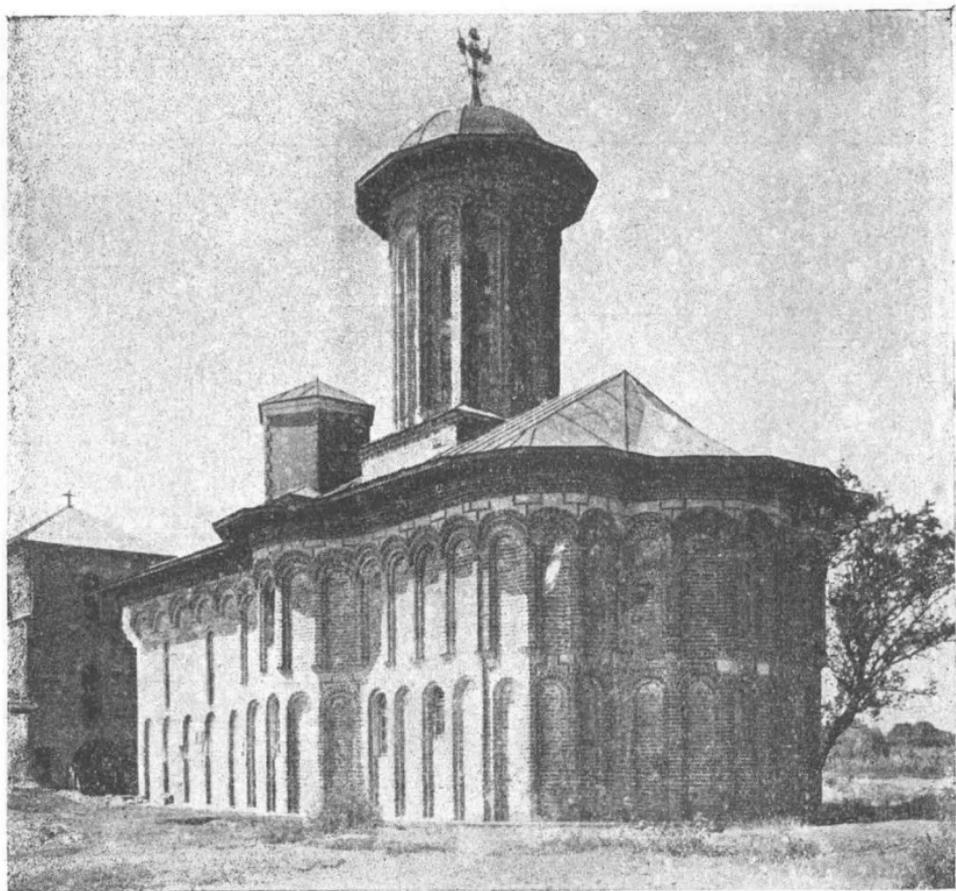
religieuse et culturelle, d'où devaient partir plus tard ses disciples, constructeurs et érudits, qui devaient utilement travailler dans presque toutes les régions roumaines : depuis la Valachie et la Transylvanie, jusqu'aux régions éloignées du nord de la Moldavie.

En plus du monastère de Voditza, (dont il ne reste que les traces des murs) on doit à Nicodème et à ses disciples la fondation du monastère de Tismana (district de Gorj) élevé par le voïvode Radu I, le monastère de Prislop de Transylvanie et la première résidence monacale de Neamtz, en Moldavie. Ces mêmes con-

constructeurs ne sont certainement pas étrangers à la fondation de Mircea l'Ancien (1386—1418), le monastère de Cozia, dont l'église (fig. 4) bien conservée reproduit fidèlement le type caractéristique des monuments serbes de la vallée de la Morava.

La Valachie reçoit ainsi en matière d'architecture, soit directement de Constantinople, soit par l'intermédiaire des maîtres constructeurs bulgares ou serbes, quelques-uns des principes fondamentaux de l'art de bâtir. Mais, après cette époque de tâtonnements et de formation — caractéristique de tout le XIV-e siècle et même des débuts du XV, au sujet de laquelle nous ne pouvons pas donner des références précises à cause de la disparition de tous les monuments construits en ce temps-là — les choses changent. Enfermée comme dans une cité, dans laquelle le puissant écho de la Renaissance ne pénétra pas, la Valachie resta en contact direct et serré avec les organisations de l'église orthodoxe orientale du Mont Athos et avec celles, plus éloignées, de l'Asie Mineure et de la Syrie. Elle garda même d'étroites relations politiques — plus directes même et plus riches en conséquences que jusqu'alors — avec Constantinople, devenue la capitale de l'Empire Ottoman. L'architecture ne s'est d'ailleurs pas ressentie de ce contact par une imitation servile de types d'églises ou de constructions monastiques caractéristiques à l'une des régions ou des centres avec lesquels le pays était en relations. La fondation de Neagoe Bassarab de Snagov exceptée, qui, comme plan, rappelle le type consacré du *catholicon* athonite, ayant passé peut-être par la sphère des influences serbes, mais qui a cependant ses éléments originaux (fig. 5), les autres créations architectoniques roumaines, dans lesquelles se mêlent et se confondent les éléments constructifs et surtout décoratifs les plus différents comme origine et style, sont cependant d'une originalité incontestable. Ainsi l'église en pierre, bâtie vers 1502, par les maîtres maçons de Radu le Grand, dans le cadre de l'établissement religieux connu aujourd'hui sous le nom de „Mânăstirea Dealului”, près de Târgoviște, et la fameuse église, également en pierre, construite par les maîtres de Neagoe Basarab entre 1512—1517 pour son monastère de Curtea de Argeș, nous présentent une architecture complètement différente et nouvelle. En ce qui concerne les plans de ces constructions, un examen sommaire laisse facilement entrevoir les modifications apportées au prototype byzantin et particulièrement l'originalité du pronaos. À Curtea de Argeș surtout, l'importance attribuée à cette partie de l'édifice est

tout à fait remarquable ; elle met en évidence l'idée directrice, certainement imposée aux constructeurs par Neagoe Bassarab lui-même : la création d'une église-mausolée. Il n'existe presque pas de voïvode roumain qui n'ait pensé et qui n'ait pas fait bâtir une église destinée à être son lieu de sépulture ainsi que celui de sa famille. Cependant nulle part l'idée d'un pareil édifice n'a été



5. L'église du Monastère de Snagov.

mieux comprise et réalisée plus logiquement qu'à l'église de Neagoe de Curtea de Argeş.

De forme rectangulaire, disposé de telle sorte que le côté le plus long soit perpendiculaire au grand axe de l'édifice, qu'il dépasse de beaucoup en largeur, le *pronaos* de l'église de Neagoe comprend trois parties distinctes et indépendantes : deux parties latérales destinées aux tombeaux princiers, constituant le mausolée proprement dit („le caveau”), et une partie centrale, se rattachant naturellement au reste de l'église, desti-

née aux fidèles. La séparation entre ces parties aux fonctions différentes est faite de façon assez originale, par l'intermédiaire de 12 piliers disposés en plan sur un carré, au-dessus desquels s'élève, comme au-dessus du *naos*, une tour (fig. 6).

Si, en ce qui concerne sa partie centrale, à Deal comme à Curtea de Argeș, l'aspect du plan rappelle l'influence byzantino-serbe cristallisée dans le modèle de Cozia, il n'est pas moins vrai que l'architecture extérieure reste complètement étrangère à la fois à la Valachie et aux autres régions d'art byzantin des Balkans.

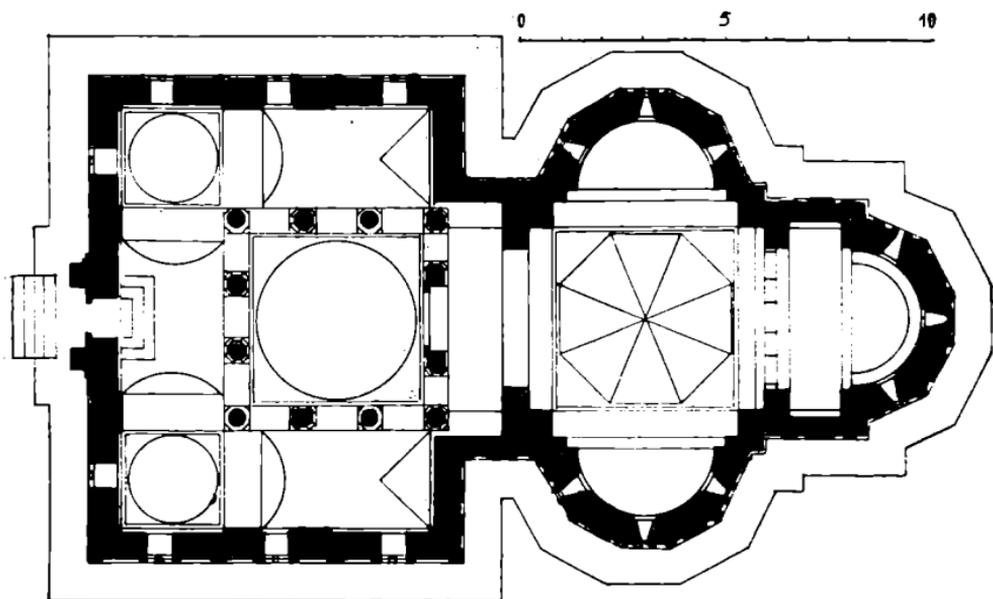


Fig. 6. Plan de l'église du Monastère de Curtea de Argeș.

Voilà, par exemple, comment se présente à ce point de vue la fondation de Neagoe à Curtea de Argeș (fig. 7). Séparées par l'intermédiaire d'un tore en pierre façonné comme une corde tordue, les façades de l'église sont formées de deux registres. Le registre inférieur, assis au-dessus d'un socle en pierre de taille, dont le profil rappelle beaucoup les socles de provenance arméno-georgienne de quelques-unes des grandes mosquées ottomanes bâties à Constantinople vers 1500, est décoré d'une série de panneaux rectangulaires. Chacun de ces panneaux, circonscrit d'une double bordure de tores, entoure une fenêtre dont l'encadrement de pierre est orné sur toute sa largeur d'une sculpture riche et minutieuse. Le registre supérieur est décoré d'une série de niches, bordées, comme les panneaux du registre inférieur, de tores en pierre, arrondis en leur partie supérieure, de sorte qu'ils

forment un enchaînement d'arcs en plein cintre. Chaque point d'intersection de ces arcs est marqué par un bouton en pierre ciselée, et chaque niche est ornée en son milieu d'une rosette formée par l'entrelacement de motifs géométriques et floraux.



Fig. 7. L'église du Monastère de Curtea de Argeș.

Au-dessus des niches, tout autour de l'édifice, court une riche corniche formée de deux rangs superposés de stalactites et d'alvéoles de style arabe d'une exécution savante et minutieuse.

Cette simple description est suffisante pour relever l'aspect complètement particulier de cet édifice. Dans la composition décorative de ses façades — comme dans celles de l'église de

Radu le Grand à Târgoviște, beaucoup plus simples d'ailleurs — tout est nouveau. Comparées aux monuments valaques antérieurs, ces deux églises qui marquent d'une façon extrêmement intéressante les débuts architecturaux du XVI-e siècle paraissent tellement différentes que l'on pourrait croire qu'elles appartiennent à une toute autre architecture. Sauf la distribution intérieure, imposée d'ailleurs par les exigences de ce même culte orthodoxe, et la tendance à orner de tours la partie supérieure de l'édifice, nous ne découvrons presque rien des traditions de l'architecture byzantine dans la composition de ces monuments <sup>1</sup>.

Et, si l'on peut dire cela au sujet de l'architecture de Radu le Grand et de Neagoe Basarab, on peut l'affirmer bien plus justement au sujet de l'entière production architectonique de l'école locale de Valachie au XVI-e siècle, de même que pour les réalisations les plus importantes des siècles suivants.

En effet, si nous suivons en ses grandes lignes l'évolution de l'architecture religieuse après le règne de Neagoe Basarab, jusque vers 1830, lorsque l'art roumain va prendre une orientation tout à fait nouvelle, il n'est pas difficile de constater l'absence de toute influence venue du dehors, à l'exception peut-être d'un vague écho attardé de l'art italien sur certains monuments de l'époque de Constantin Brâncoveanu.

Pour construire les nombreux édifices qui leur ont été demandés, à partir de la première moitié du XIV-e siècle, les architectes indigènes s'inspireront directement des églises réalisées par leurs prédécesseurs. Mais même parmi celles-la, tous les types ne jouiront pas de la même faveur. Ainsi, tandis que la prédilection des nouveaux constructeurs se dirige de plus en plus vers les variantes locales du type de plan en forme de trèfle et vers la riche décoration des églises des monastères de Deal et de Curtca de Argeș, le type athonite de Snagov reste isolé, et le type constantinopolitain, à croix grecque inscrite, est reproduit rarement aux XVI-e et XVII-e siècles.

A côté de la constatation déjà formulée que, à partir d'un

---

<sup>1</sup> Pour l'origine du principe et des éléments décoratifs voir : G. B a l g, *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine*, Văleni de Munte 1931 (communication faite au III-e Congrès des Études Byzantines, Athènes 1930), A. I. B u s u i o c e a n u, *Influences arméniennes dans l'architecture religieuse du Bas-Danube*, Paris 1927 (communication faite au I-er Congrès des sciences historiques).

certain moment, aucune influence étrangère ne s'exercera de l'extérieur sur l'architecture du pays, nous ne pouvons pas ne pas signaler le fait que de tous les monuments construits dans le pays, jusqu' à la première moitié du XVI-e siècle, ceux qui devaient servir de modèles aux architectes locaux de plus tard, sont justement ceux dont le plan et la décoration ne reproduisent pas exactement les modèles étrangers connus, mais bien ceux qui résultent du remaniement des arts étrangers, transformés et refondus par la pensée et la façon de sentir des constructeurs autochtones.

L'analyse détaillée de ces monuments nouveaux n'entre pas dans le cadre et le but de l'étude présente. Pour mettre en évidence leur caractère local, où le souvenir de Byzance se laisse à peine reconnaître, il est cependant nécessaire d'en mentionner les plus importants. Ce sont en majorité des églises de monastères : Valea, dans le district de Muscel, construite en 1537 ; Cozia, dans le district de Dâmbovitza, construite en 1572 ; Bucovăț, près de Craïova, construite en 1570 ; Tutana, dans le district de Argeș, construite en 1589 ; Mărcuța, près de Bucarest, construite entre 1588 et 1592.

Au point de vue de leur architecture extérieure, chacune de ces églises marque un progrès incontestable sur celle qui l'a précédée. A travers mille hésitations et difficultés, le talent des décorateurs s'achemine vers une forme toujours plus proche de la perfection, à laquelle ils allaient atteindre seulement au cours des dernières années du XVI-e siècle, dans l'architecture extérieure de l'église Mihai-Vodă de Bucarest. Comme les façades des monuments immédiatement antérieurs, celles de l'église Mihai-Vodă sont partagées par une ceinture médiane en deux registres ; les arcades qui les décorent n'ont plus, toutefois, comme à Mărcuța, des arcs plats en retrait par rapport à la surface du mur : ces arcs sont faits, eux et leurs pieds, du même boudin. On a ainsi sur les deux registres, formés de bandes alternatives, de briques apparentes et de crépi, comme dans les premières décades du siècle, une série d'arcades aveugles en retrait par rapport à la surface du mur et encadrées par des boudins en briques ; ces niches ressemblent parfaitement aux arcades du monastère de Deal, dont elles reproduisent le modèle, tout en étant plus animées et plus attrayantes, grâce à la variété des matériaux et au jeu des coloris (fig. 8).

Nous n'insistons pas sur les monuments des siècles sui-

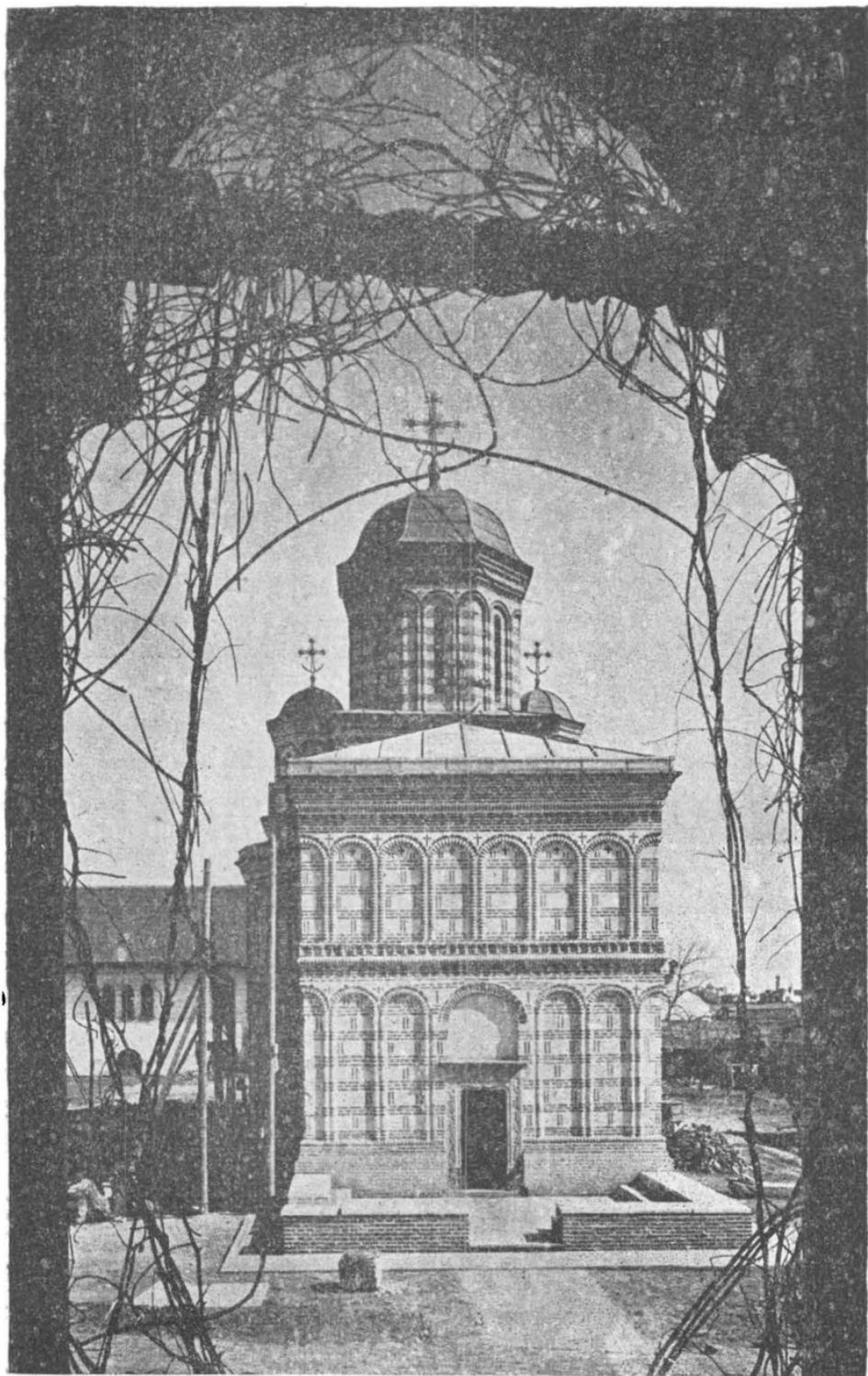


Fig. 8. L'église „Mihai Vodă“ de Bucarest.

vants, car, quoique beaucoup d'entre eux — comme par exemple les fondations de Matei Basarab, de Șerban Cantacuzène, du „spatar” Michel Cantacuzène, de Constantin Brancoveanu ou de Nicolas Mavrocordat — ont une valeur artistique incontestable et une importance particulière pour la période d'activité constructive qui caractérise cette époque de l'architecture valaque, leur parenté avec l'architecture byzantine est tellement relative qu'elle ne peut plus faire l'objet de recherches détaillées.

\* \* \*

Si, dans l'architecture des débuts de la Valachie, nous constatons la présence de certains monuments, tels que la fondation de Basarab I à Curtea de Argeș ou l'église de Mircea l'Ancien de Cozia, monuments dont la provenance byzantine est incontestable, dans la principauté de Moldavie nous ne trouvons rien de semblable.

La Moldavie n'a pas eu, comme la Valachie, des relations étroites et directes avec Byzance. Ce que ses architectes ont pu emprunter aux quelques monuments élevés par les constructeurs locaux, d'après les indications des apprentis du moine serbe Nicodème, qui avaient pénétré, comme nous l'avons vu, dans ces régions, ne représente que de vagues inspirations, des suggestions pour une architecture à naître, qui n'avait pas à son origine, comme l'architecture valaque, l'empreinte indiscutable de Byzance.

Le monument le plus rapproché de l'architecture byzantine — plus exactement de l'architecture serbo-byzantine — le premier et le seul de cette espèce en Moldavie<sup>1</sup>, est la petite église dédiée à la Sainte Trinité dans la ville de Siret. Elevée à une date inconnue, de toute évidence antérieure à Etienne le Grand, cette chapelle était formée d'un *pronaos* étroit rectangulaire, recouvert d'un berceau et d'une nef triflée, recouverte d'une cou-

<sup>1</sup> La parenté signalée par G. Balș *Bisericile lui Ștefan cel Mare* (Les églises d'Etienne le Grand), Bucarest 1926, pp. 187. note 1 et 188) entre les arcs doubleaux qui limitent vers l'ouest et l'est les berceaux sur lesquels s'appuient les coupôles du *naos*, dans le groupe d'églises „Borzești-Războieni-Piătra” et les arcs doubleaux relativement ressemblants de quelques églises serbes du type Studenitza est plutôt un fait du hasard sans rapport direct avec une influence serbe. Le système de cintrage des églises moldaves du groupe cité est d'ailleurs tout à fait différent du système serbe, et en même temps fort original; cf. Grigore Ionescu, *L'architecture moldave au temps d'Etienne le Grand*, dans *Buletyn Historii Sztuki i Kultury*, Warszawa 1938, pp. 153—154.

pole élevée sur quatre arcs en console (fig. 9). Ce plan ressemble beaucoup à celui du groupe d'églises serbes que Gabriel Millet dénomme le „type simple”<sup>1</sup> et sa présence en Moldavie est due incontestablement aux disciples du moine serbe Nicodème de Voditza en Olténie, voyageant dans ces régions.

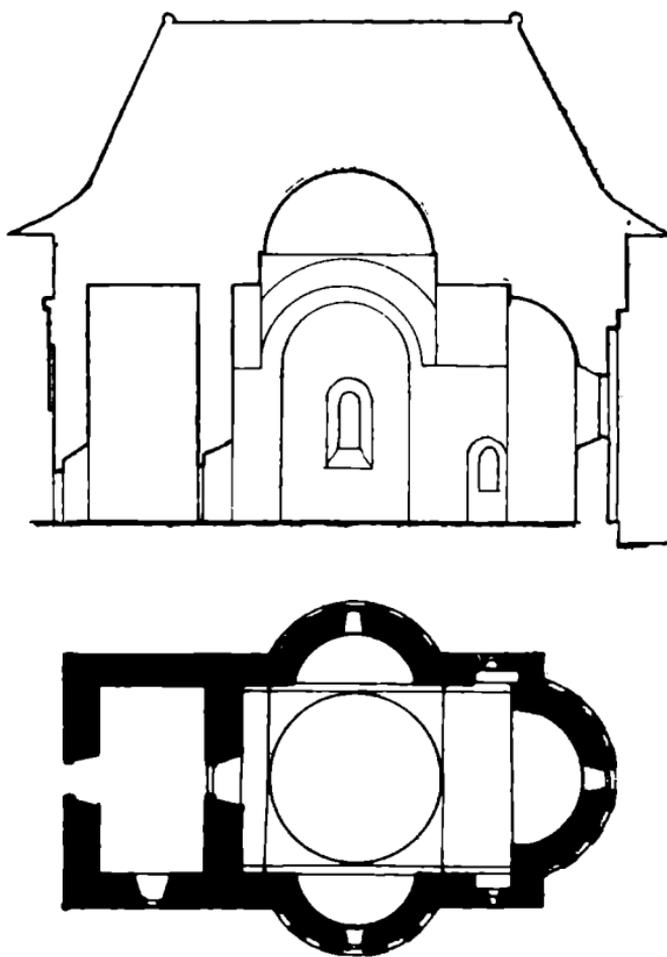


Fig. 9. Coupe et plan de l'église de la Trinité à Siret.

Quoique fort modeste, tant par son plan que par son architecture — aucun profil et nulle ornementation n'apparaissent dans la composition des façades, excepté l'encadrement en pierre de la porte et quelques niches aveugles creusées à mi-hauteur des absides — cette chapelle devait être cependant le point de départ d'une architecture qui, au temps d'Etienne le Grand,

<sup>1</sup> Gabriel Millet, *L'ancien art serbe*, p. 50.

allait donner à la Moldavie ses monuments les plus beaux et les plus originaux.

En traits généraux, les édifices religieux moldaves — ceux de l'époque d'Étienne le Grand aussi bien que ceux des époques suivantes — sont bâtis, en ce qui concerne la forme du plan, d'après le type tréflé, qui présente déjà à l'époque d'Étienne le Grand quelques variantes. En ce qui concerne la forme, l'on peut donc faire un rapprochement entre ces types moldaves et le prototype serbo-byzantin de Siret. Le système de voûtes de tout l'édifice diffère cependant à plusieurs points de vue des modèles byzantins habituels. Le *pronaos* — rectangulaire ou carré — est recouvert soit d'un berceau, soit, la plupart des fois, d'une coupole sur pendentifs, appuyée sur quatre arcs en console. Le *naos*, rectangulaire et légèrement allongé dans la direction du grand axe de l'édifice, est recouvert d'un système de voûtes caractéristique à la Moldavie : deux grands arcs, transversaux, larges, et deux autres plus étroits, tous les quatre en console, et collés contre les murailles de l'édifice, soutiennent, toujours par l'entremise des pendentifs, un tambour cylindrique, qui se combine à son tour avec quatre autres arcs (ceux-là placés en diagonale par rapport aux quatre premiers) et forme la base de soutien soit d'une coupole, soit, le plus souvent, d'une tour<sup>1</sup>. L'emplacement de l'autel, séparé du naos par une iconostase, se compose d'une abside semi-circulaire à l'intérieur et polygonale vers l'extérieur, recouverte d'une demi-calotte. A gauche et à droite deux enfoncements dans le mur abritent les deux annexes de l'autel, la *prothesis* et le *diaconicalon*. Dans beaucoup d'églises ces annexes se réduisent à de simples niches taillées dans l'épaisseur du mur de l'abside, au-dessus du niveau du plancher ; nous ne les trouverons jamais formant des compartiments séparés nettement, comme cela existe quelque fois dans certaines églises valaques, bien plus rapprochées du type classique byzantin.

Les petites modifications de détail ou les transformations ultérieures — dont certaines sont fort originales et pittoresques, comme les galeries ouvertes appuyées sur des pilastres, des églises des monastères de Humor et de Moldovitzza à l'époque de Pierre Rarcș — n'ont altéré aucune des caractéristiques moldaves de

<sup>1</sup> Pour l'origine de ce système de voûtes, voyez G. Balș, *Sur une particularité des voûtes moldaves*, dans le *Bull. de la section hist. de l'Académie Roumaine*. XI, 1934, 1 p. 9—24.

ce plan. D'ailleurs l'attention des constructeurs moldaves et surtout des architectes d'Etienne le Grand, qui sont les véritables créateurs du style moldave, ne s'est pas concentrée tant sur le plan, presque immuable, que sur l'aspect extérieur des édifices qu'ils élevaient. Et si, dans les lignes du plan, nous pouvons discerner, comme dans les plans valaques de Deal ou Curtea de Argeș, des réminiscences de certains prototypes d'origine byzantine, en échange, dans la composition des façades, de la plus simple aux plus évoluées, nous ne pouvons pas découvrir des éléments qui nous rappellent l'architecture byzantine, sauf, peut-être, certaines formes constructives ou décoratives inhérentes au matériel de construction : la brique, employée par les Byzantins sur une échelle très étendue<sup>1</sup>.

En partant de la chapelle de Pătrăuți, la première de date certaine de l'époque d'Etienne le Grand (1484), l'évolution de cette décoration extérieure architecturale, qui ne se base sur aucun modèle étranger est rendue sensible par l'église Theotokos (Precista) de Bacău : les deux rangées de petites niches situées au-dessus des longues arcades qui décorent les faces des absides se poursuivent également sur les façades en formant tout autour de l'édifice comme une ceinture. A St. Georges de Hârlău, qui est le monument le plus important de l'époque d'Éti-

<sup>1</sup> En cherchant à établir à quelles influences on est redevable de la présence d'arcades aveugles et des rangées continues de petites niches sur les façades moldaves, G. Balș ne trouve nulle part des formes identiques (*Bisericile lui Ștefan cel Mare*, pp. 216—229 et 307—308). Cependant, prenant en considération le fait que l'idée de décorer les surfaces en maçonnerie apparente avec des arcades aveugles était connue aux constructeurs d'Italie et de la Péninsule Balkanique dès les premiers siècles de l'architecture chrétienne et que l'esprit de la décoration et les formes les plus rapprochées des tendances moldaves se trouvent dans l'architecture des pays du sud des Balkans il finit par admettre une influence byzantino-balkanique sur l'architecture moldave (p. 308). Si nous tenons compte cependant des débuts et de la manière dont cette décoration a évolué en Moldavie, ainsi que des matériaux employés — briques émaillées et diversement colorées, non employées dans les pays balkaniques ; les disques de terre-cuite émaillée avec des dessins et des figures en relief, d'un style complètement différent des ornements de terre-cuite des façades de certaines églises des Balkans ; si nous tenons également compte de la manière nouvelle d'après laquelle tous ces éléments décoratifs sont combinés sur les façades (dont certains, pris séparément, peuvent avoir des origines étrangères et différentes), nous ne pouvons pas ne pas souligner l'ingéniosité des constructeurs moldaves, qui, à juste titre, peuvent être considérés comme les inventeurs de cette décoration aussi riche et variée qu'originale.

enne le Grand, la décoration extérieure atteint son apogée. Du socle jusqu'en haut des fenêtres, les façades sont en pierre. La partie supérieure est entièrement construite en brique. Les arcades des absides, dont les petits pieds-droits sont également en bri-

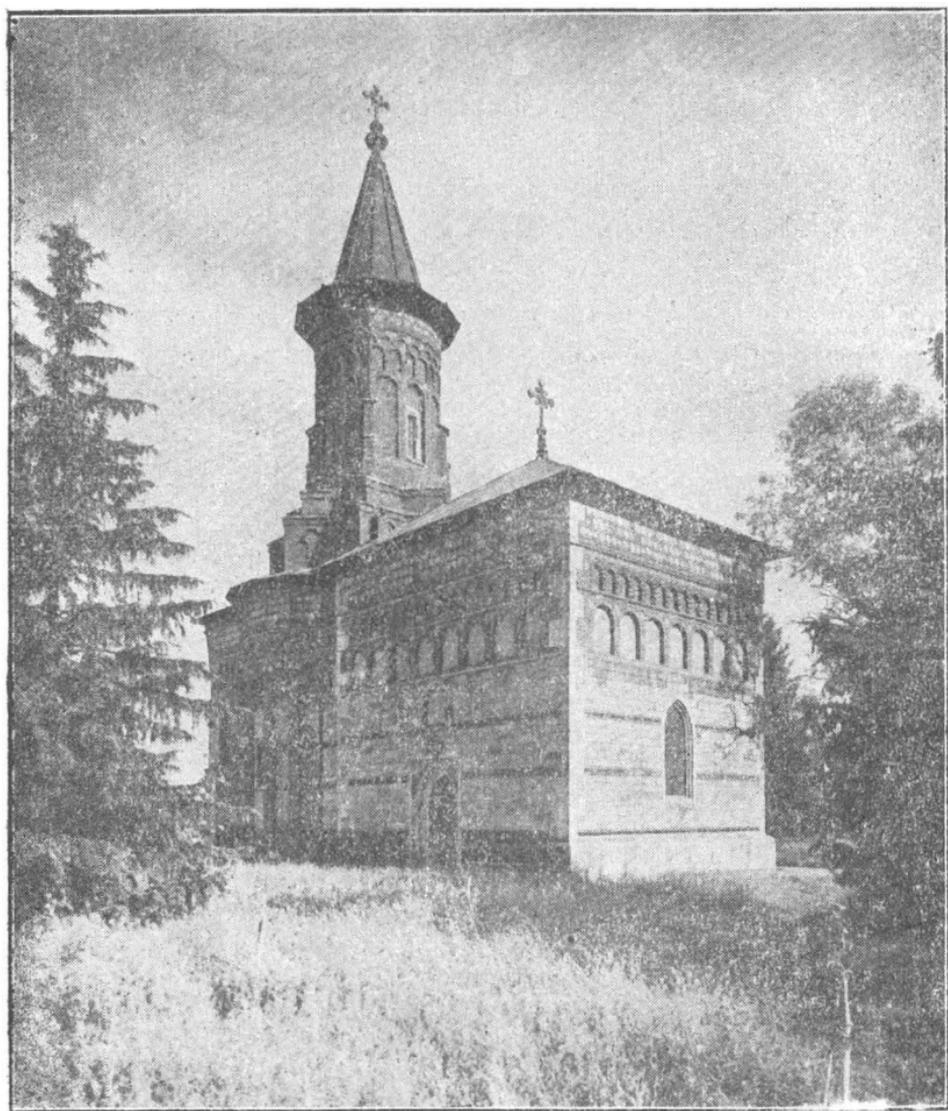


Fig. 10: L'église Saint Nicolas de Popăuți près Botoșani.

ques, se terminent chacune par un arc soutenu au centre par une console ; les deux séries de petites niches, qui à la partie supérieure font le tour de l'église, sont surmontées d'une frise brillante de faïence, formée de trois rangées de disques émaillés de couleurs variées et ornés de figures en relief. La tour, très élé-

gante et bien proportionnée s'élève au-dessus des voûtes du *naos* par l'intermédiaire de deux bases étoilées superposées<sup>1</sup>.

Sur des plans dans lesquels le caractère local moldave se maintient sans altérations, nous pourrions trouver, après 1600, en Moldavie, des églises en pierre complètement différentes, comme aspect et décoration, de celles des époques précédentes. Nous pourrions ainsi être surpris de la nouveauté d'un monument extrêmement élégant tel que l'église du monastère de Dragomirna, quoique taillé dans un matériel lourd et massif ; la richesse exubérante de l'église „Trci Erarhi de Jassy“, élevée par Basile Lupu, pourra nous attirer et nous enchanter, de même que l'aspect si inattendu de l'église de Golia, de cette même ville. Mais, si le style décoratif nouveau, oriental, qui rappelle le Caucase et l'Arménie est facile à reconnaître dans les deux premières, et si le style italien, infiltré en Moldavie par des voies détournées, domine nettement dans la dernière, en échange rien de l'ancien art byzantin ne se reflète dans aucune d'elles.

Si cependant dans d'autres monuments — comme près de Jassy le monastère de Galata, de Pierre le Boiteux (1584), ou le monastère Aroneanu, dans les environs de la même ville, fondation du prince Aron (1594) ou enfin l'église rebâtie vers 1650 sur les ruines de l'ancienne cathédrale de Mirăuțzi près de Suceava, pour ne citer que les plus représentatifs — la configuration du plan ou certains éléments décoratifs de la façade rappellent l'architecture de la Valachie voisine, cela ne peut certainement pas nous autoriser à croire à un retour tardif de la Moldavie vers l'architecture oubliée de Byzance, parce qu'à cette époque l'architecture valaque elle-même, dont ces monuments procèdent, ne rappelait, comme nous l'avons déjà démontré, que vaguement son origine byzantine.

Quoique plus circonspecte dans le choix des éléments à employer dans les créations artistiques et plus pénétrée que la Valachie du sens et du goût de l'originalité, la Moldavie n'a cependant pas été, en ce qui concerne l'architecture des pays étrangers, aussi réfractaire, qu'à l'influence qui pouvait lui venir du monde

<sup>1</sup> L'aspect actuel de l'église, qui lui a été donné par une récente restauration, est peu différent de l'original. Ce qui est regrettable surtout est le remplacement des moellons entre le socle et les rangées de niches, par la pierre de taille. Par ce remplacement, comme par le changement de la forme originale du toit, qui au lieu de la dégager, bouche la base décorée de la tour, le monument a beaucoup perdu de son aspect pittoresque.

éloigné des Byzantins. Ainsi, à côté de l'art byzantino-serbe, dont l'influence, comme nous l'avons montré, ne se fait ressentir qu'au début et seulement dans le plan de l'édifice et dans la forme vague de quelques voûtes; de même, à côté de l'art décoratif oriental (arméno-caucasien) ou des influences italiennes tardives qui revêtent d'un aspect quelque peu exotique certains monuments plus récents de la Moldavie, l'art gothique est celui qui, dès le commencement a laissé les traces les plus marquantes dans l'architecture moldave.

C'est à l'art gothique, que les architectes moldaves ont emprunté tout d'abord la tendance verticale de l'édifice, cet élan symbolique des églises gothiques, en opposition avec les proportions et le caractère de concentration et de recueillement de l'église byzantine; c'est à ce même art qu'ils doivent également la présence des contreforts extérieurs, système de contrebout lui aussi en opposition avec l'esprit byzantin, qui demande que toutes les parties constructives destinées à s'opposer à la poussée des voûtes soient rassemblées à l'intérieur de l'édifice; c'est à l'art gothique que l'on doit enfin la façon de tailler et de sculpter la pierre, les profils des socles et des contreforts, des corniches, des nervures des voûtes et des encadrements des portes et des fenêtres.

\* \* \*

La présence de tous ces éléments étrangers, de toute nature, signalés dans l'architecture religieuse roumaine, s'explique facilement si nous pensons aux relations presque constantes que les Roumains ont entretenues à toutes les époques avec les pays voisins d'art byzantin ou d'art occidental roman ou gothique, ou avec les pays plus éloignés d'art italien ou oriental.

L'ingéniosité et l'esprit éclectique des architectes qui ont travaillé dans les Principautés Roumaines, viennent ensuite nous éclairer sur la manière à la fois originale et harmonieuse, grâce à laquelle ces éléments architecturaux et ces principes de construction byzantins, gothiques, orientaux ou d'autre provenance, importés au Nord du Danube, sont combinés avec les formes traditionnelles autochtones imposées par les matériaux de construction locaux et par le milieu géographique.

Considéré en son ensemble, l'art roumain n'est donc pas un art d'importation; c'est un produit résultant de la fusion d'un

nombre considérables d'éléments différant à la fois par leur nature et leur provenance.

Cet art est-il hybride et confus, comme on pourrait s'y attendre vue la position géographique des contrées roumaines, situées au croisement de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud, et soumises aux influences les plus contraires? Pas le moins du monde. Les monuments de la bonne époque — la fin du XV-e et les XVI-e et XVII-e siècles, et pour la Valachie aussi le commencement du XVIII-e — prouvent justement le contraire et, bien plus, nous laissent entrevoir que de tout ce qui a pu enflammer leur imagination, les constructeurs locaux ont su choisir seulement ce qui était en harmonie avec leur propre vision de la réalité, seulement ce qui, répondant au goût du moment, restait cependant conforme à leur sensibilité la plus profonde.

C'est ce qui leur a permis de créer des oeuvres originales, ayant leurs traits caractéristiques et originaux, des monuments d'une variété surprenante de types dont l'ensemble ne saurait être appelé byzantin. C'est un nouvel art, un produit local : c'est une architecture roumaine.

GRIGORE IONESCU

Professeur à la Faculté d'Architecture  
de Bucarest.